

## Le savoir d'une demoiselle de qualité Geneviève Randon de Malboissière (1746-1766)

Martine SONNET

S'il demeure essentiel de tenter de mesurer le savoir féminin au XVIII<sup>e</sup> siècle grâce à la reconstitution de "l'offre d'école", lorsque celle-ci existe et livre des sources quantifiables<sup>1</sup>, les pratiques éducatives des familles se tenant hors du circuit institutionnel ne doivent pas pour autant être oubliées. La visibilité de l'éducation "à la maison", affaire de vie privée, est malheureusement souvent des plus ténues, moins évidente que les traces archivistiques laissées par un passage au couvent ou même dans une petite école. Néanmoins, il arrive qu'une source autobiographique ou épistolaire, nous introduise au cœur des usages pédagogiques domestiques : les lettres adressées par la jeune Geneviève Randon de Malboissière à son amie Adélaïde Méliand, de 1761 à sa mort en 1766, nous invitent ainsi à partager son intimité éducative<sup>2</sup>. Ce dossier, fort peu sollicité par les historiens depuis que le comte de Luppé, pionnier de l'histoire de l'éducation des filles au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup> l'a mis à jour, mérite que l'on s'y arrête à nouveau.<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Pour Paris à la veille de la Révolution: Martine SONNET, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris, Ed. du Cerf, 1987, 348 p.

<sup>2</sup> Cette correspondance a fait l'objet de deux éditions. La première est une édition due à l'épouse du petit-fils de la destinataire des lettres: *Laurette de Malboissière. Lettres d'une jeune fille du temps de Louis XV (1761-1766)* publiées d'après les originaux et précédées d'une notice historique par Mme la marquise de LA GRANGE, Paris, Didier et Cie éd., 1866, 394 p. La deuxième, reprenant les mêmes textes, avec quelques modifications de dates relatives et de traductions des lettres écrites en italien, enrichit le dossier de notes d'identification des personnes, des lieux et des œuvres cités, ainsi que d'index: *Une jeune fille au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde Méliand, 1761-1766*, publiées avec une introduction et des notes par le comte de LUPPE. Paris, Champion, 1925, 382 p. Les citations de lettres incluses dans cette communication renvoient à cette édition. L'orthographe a été restituée.

<sup>3</sup> Albert-Marie-Pierre comte de LUPPE, *Les jeunes filles dans l'aristocratie et la bourgeoisie à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Champion, 1924, 257 p.

<sup>4</sup> Cette communication n'est qu'une toute première ébauche de la reprise de ce dossier, à réinterroger non seulement du point de vue de l'histoire de l'éducation, mais également de l'amitié et de la sociabilité féminine, des loisirs, du théâtre (fort prisé de Geneviève) etc. Il est évident que le retour aux lettres originales localisées par le marquis de LUPPE dans les archives familiales d'un château de l'Oise -pas encore tenté dans le cadre de la préparation de ce colloque- est indispensable, de même qu'une prospection des autres archives, privées ou publiques, susceptibles d'éclairer la courte vie de Geneviève Randon de Malboissière et notamment la période précédant le début de sa correspondance. Il serait en outre intéressant de pouvoir restituer le parcours éducatif suivi par sa propre mère.

## 1. Geneviève Randon de Malboissière et sa correspondance à Adélaïde Méliand

### *Une jeune fille de bonne famille*

Geneviève naît le 21 décembre 1746 de l'union, le 27 janvier de cette même année, de Jean-Louis Randon de Malboissière, 40 ans, caissier des sous-fermes des aides et des domaines successivement à Amiens, Soissons puis Tours, et de Françoise-Marie-Jeanne Picquefeu de Longpré, 19 ans, fille d'un secrétaire du roi. Deux fils suivront cette première naissance: Charles-Joseph, en 1751, qui fera carrière dans les armes puis Louis-Henri, futur ecclésiastique<sup>5</sup>. Jean-Louis Randon de Malboissière meurt le 7 octobre 1763. La mort de Geneviève, le 22 août 1766, hâtera le remariage, quelques mois plus tard, de sa mère avec un vieil ami de la famille, le comte d'Archiac. "Il fallait succomber à mon malheur ou chercher une ressource que mon cœur adopta" plaide la veuve<sup>6</sup>

Les oncles, tantes, cousins, cousines, de Geneviève Randon de Malboissière souvent présents dans sa correspondance, appartiennent assez uniformément au milieu de la finance et possèdent, autour de Paris, des châteaux dans lesquels la jeune fille séjourne volontiers. Le cousin Randon de Lucenay se détache de cet entourage familial par l'idylle qui l'unit un temps à Geneviève, avant que celle-ci ne renonce à ce jeune homme trop peu sérieux. Un défaut que ne présente pas Jean-Louis Dutartre, né comme Geneviève en 1746, fils de notaire au Châtelet destiné lui-même à la robe, dont elle s'éprend bientôt. Mais ce nouvel amour tourne tragiquement court : le jeune Dutartre, futur époux pressenti, est emporté par une rougeole pourprée le 20 octobre 1765.

Geneviève ne s'en remet pas et sombre dans une mélancolie aggravée par le mariage de sa chère amie et confidente Adélaïde Méliand. Celle-ci est née en 1745; depuis 1743 son père est intendant de Soissons, tandis que celui de Geneviève encaisse les sous-fermes dans la même ville. Les affectations

---

La seule étude récente évoquant Geneviève Randon de Malboissière relève de l'histoire de l'art: Anne-Christine DASKALAKIS MATHEWS, *An exceptional allegorical portrait by Jean-Baptiste Lemoyne*, Metropolitan Museum Journal, 1994, n°29, p. 99-109. Cet article est consacré au buste commandé à Lemoyne par la famille Dutartre après la mort de Geneviève; le sculpteur a pu travailler en s'inspirant du portrait de Louis-Michel van Loo pour lequel Geneviève pose en 1765: *Geneviève de Malboissière as Melpomène*.

<sup>5</sup> La date de naissance de Louis-Henri n'est pas connue du marquis de Luppé, mais le jeune garçon entre, en même temps que son frère aîné au collège oratorien de Juilly en 1761. Charles-Joseph entre directement en 5<sup>e</sup>, tandis que le cadet ne sera en 6<sup>e</sup> qu'en 1764. Ils ont donc probablement 3 ou 4 ans d'écart. Ces informations sur leurs cursus sont dévoilées par le "catalogue chronologique des élèves de 1745 à 1828" inclus dans la thèse d'Etienne BROGLIN, *De l'académie royale à l'institution: le collège de Juilly, 1745-1828*, Université de Paris, I, 1978.

<sup>6</sup> Lettre à la marquise de la Grange du 22 octobre 1766, *Une jeune fille au XVIIIe siècle*, op. cit., p. 336.

professionnelles paternelles sont à l'origine du lien noué entre les deux familles, qui, à Paris, resteront voisines. Le 11 janvier 1766, Adélaïde épouse François-Joseph Le Lièvre, marquis de La Grange, né en 1724, brigadier de cavalerie et sous-lieutenant de la deuxième compagnie de mousquetaires. En 1766, la jeune marquise de La Grange, toute à sa nouvelle vie d'épouse et déjà future mère<sup>7</sup>, est moins disponible pour son amie, en proie au deuil.

Le 22 août 1766, moins d'un an après son fiancé, Geneviève Randon de Malboissière meurt, frappée du même mal.

### *Une jeune fille de plume*

La correspondance conservée et publiée de Geneviève Randon de Malboissière à Adélaïde Méliand compte 295 lettres, écrites entre le 19 août 1761 et sa mort, nous faisant revivre avec elle le dernier quart de sa trop brève existence. Les années 1764 et 1765 sont les plus riches, avec respectivement 114 et 111 envois, soit plus des deux-tiers du corpus<sup>8</sup>. De novembre 1763 à décembre 1765, Geneviève adresse à son amie dix lettres par mois en moyenne; textes courts de 3 à 25 lignes imprimées et textes longs, de 1 à 4 ou 5 pages, à parts égales. Pour la seule journée du 6 février 1765, cinq billets sont suscités par la délicate organisation d'un bal par les mères des deux jeunes filles. La grande proximité des domiciles parisiens des demoiselles, dans le quartier du Marais, rue de Paradis pour Geneviève, rue des Blancs-Manteaux pour Adélaïde, n'empêche pas le va et vient des servantes, porteuses des missives, entre les deux maisons.

## **Les apprentissages de Geneviève Randon de Malboissière**

### *Loin du couvent*

Geneviève ne se penche pas sur son passé: les lettres à Adélaïde ne font allusion ni à l'enfance, ni à la première éducation reçue. Seule exception, en juillet 1762, lorsque la jeune fille revoit à la Comédie Française, *Inès de Castro*, tragédie de Houdar de La Motte, en précisant: "Je n'avais pas vu cette tragédie depuis l'âge de cinq ans et je ne m'en souvenais presque plus"<sup>9</sup>. Cette réminiscence théâtrale, quand bien même la mémoire de

<sup>7</sup> La marquise de la Grange mettra au monde six enfants et vivra jusqu'en 1828, survivant vingt ans à son époux.

<sup>8</sup> Détail par années: 1 lettre en 1761, 14 en 1762, 29 en 1763, 114 en 1764, 111 en 1765 et 26 en 1766.

<sup>9</sup> *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, lettre 6, p. 17.

Geneviève la trahirait à quelques années près, montre la précocité de son intégration à la culture et aux loisirs familiaux dont la fréquentation des salles de spectacles constitue l'un des pôles. L'évidence avec laquelle le souvenir est évoqué témoigne d'une pratique habituelle, ou pour le moins non exceptionnelle.

A partir de 1761 au moins, et à l'exception de la fréquentation d'un "cours public", Geneviève reçoit toute son instruction chez elle. S'il est difficile, sans preuve formelle, d'affirmer que la demoiselle n'a jamais été auparavant pensionnaire dans un couvent, ne serait ce, comme l'usage s'en répand dans les milieux éclairés, que le temps d'une retraite de première communion<sup>10</sup>, les lettres, entre les lignes ou plus explicitement, plaident en ce sens.

En premier lieu, la correspondance n'est émaillée d'aucun souvenir de couvent et la profonde amitié entre Geneviève et Adélaïde ne s'est pas nouée à l'abri du cloître. Rien à voir avec celle, par exemple, tissée le temps d'une année de retraite à la Congrégation Notre-Dame, par Manon Phlipon, future Mme Roland, avec les sœurs Cannet et qui se prolongera sous forme épistolaire<sup>11</sup>. Par ailleurs, des allusions un peu condescendantes à l'égard de jeunes pensionnaires de sa connaissance révèlent l'étrangeté de cette condition pour Geneviève. Visitant, le 5 juin 1764, sa cousine, d'un an sa cadette, Louise-Adélaïde Randon, confiée aux bons soins des Bénédictines de la Madeleine de Trénelles, rue de Charonne, la jeune fille se comporte en touriste étonnée et amusée de ses découvertes :

"Je ne me suis cependant point ennuyée; avant dîner nous nous sommes beaucoup promenées dans le jardin qui est immensément grand. Nous nous mîmes à table à une heure. Je mangeai singulièrement pour moi; ma cousine s'habilla et nous allâmes parcourir tout le couvent. Je n'avais jamais vu de cellules; celles des dames de Trénelles sont charmantes. Nous fûmes dans une, entre autres, qui a vue sur le jardin où il y a un rossignol, des bouvreuils, des serins"<sup>12</sup>.

Retrouvant Louise-Adélaïde quelques temps plus tard lors d'un séjour estival dans le château de son oncle, Geneviève déplore chez celle-ci:

"bien des petites mignardises de couvent que je suis fâchée de voir dans une enfant qui réellement pourrait être fort aimable"<sup>13</sup>.

Autre signe de l'étrangeté, pour elle, de l'éducation conventuelle, le crédit qu'elle accorde, en la colportant, à une "histoire d'espièglerie" qui

<sup>10</sup> Sur les durées de séjours des pensionnaires dans les couvents: Martine SONNET, *op. cit.*, p. 196-201.

<sup>11</sup> *Mémoires de Madame Roland*, éd. présentée et annotée par Paul de Roux. Paris, Mercure de France, 1966, p. 228-230. et *Lettres en partie inédites de Mme Roland aux demoiselles Cannet...*, avec une introduction et des notes par C.A. DAUBAN. Paris, Plon, 1867, 2 vol.

<sup>12</sup> *Une jeune fille au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, lettre 84, p. 106.

<sup>13</sup> *Ibid.*, lettre 93, p. 117.

“court à présent” à propos de la demoiselle Dejean, élève des filles de la Conception, rue Saint-Honoré:

“On prétend qu'elle s'est avisée d'enfermer les religieuses dans le chœur, et de les y laisser pendant trois heures, et ces Dames ne sachant qu'inventer pour punir une fille de 17 ans, ont imaginé de lui tuer son chien, et l'on dit même sous ses yeux; je ne vois rien de plus barbare”<sup>14</sup>.

Si Geneviève Randon de Malboissière observe du dehors les usages éducatifs des couvents, et leurs travers, ses jeunes frères, eux, font l'expérience de l'internat puisqu'ils sont confiés ensemble au prestigieux collège oratorien de Juilly. Ils y rentrent le 1<sup>er</sup> septembre 1761; l'aîné en sortira, sa rhétorique faite, le 6 juin 1766, tandis que le cadet ne poursuivra pas là son cursus au delà de la 4<sup>e</sup>, quittant le collège le 28 août 1768<sup>15</sup>. Les petits pensionnaires sont quasiment absents de la correspondance de leur sœur, indiquant tout au plus à Adélaïde, le 25 mai 1765, son intention de leur écrire, ou trois mois plus tard, leurs prochaines vacances:

“Mes petits frères arrivent ici le lendemain de la Saint-Louis. Ils seront bien contents, ils iront trois fois la semaine à la Comédie, mais (...) les pauvres enfants (...) ne resteront que dix jours avec nous”<sup>16</sup>.

Les collégiens seront présents, le temps de leur séjour parisien, dans les loges louées par la famille à l'Opéra et à la Comédie italienne.

Les époux Randon de Malboissière proposent à leur fille et à leurs fils des expériences éducatives radicalement différentes: aux garçons, à Juilly, la tradition enseignante et la rigueur religieuse; à la fille, au domicile familial, une formation solide, mais inscrite dans une vie mondaine où les distractions ont droit de cité. Ce contraste perpétue sans doute, du côté masculin, un usage bien ancré puisque d'autres garçons de la même lignée passent avant et après Charles-Joseph et Louis-Henri, par Juilly. Geneviève, elle, échappe à tout carcan institutionnel et demeure livrée à la seule inspiration, éclairée, de sa mère. Pour celle-ci, sachant recevoir Helvétius, Hume, La Condamine ou un Cassini dans son salon, culture et sociabilité vont de pair. Geneviève bénéficie évidemment de ces contacts et l'on peut se demander si, dans son cas et une fois n'étant pas coutume, les options éducatives prises n'avantagent pas la fille.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, lettre 276, p. 317.

<sup>15</sup> Etienne BROGLIN, *op cit.*

<sup>16</sup> *Une jeune fille au XVIII<sup>e</sup> siècle, op. cit.*, lettre 237, p. 279.

*Messieurs les maîtres*

De 1761 à 1766, Geneviève reçoit chez elle les leçons de sept maîtres, tous des hommes, et se rend chez un huitième assister à son cours d'histoire naturelle. Dès le début de la correspondance, le professeur de mathématiques, celui d'espagnol et d'italien, ainsi que ceux d'allemand et d'anglais sont assidus auprès de leur jeune élève. Le professeur de dessin n'intervient, lui, qu'à partir de 1764, ainsi que, plus occasionnellement, deux maîtres de danse.

Les cours se succèdent sans temps mort, d'après les récits que Geneviève fait de ses journées à Adélaïde. L'élève ne se plaint pas de ce rythme soutenu, mais trouve parfois difficilement le temps d'écrire:

“Vous me grondez mon petit cœur de ne point vous avoir écrit depuis mercredi (...) Jeudi matin, j'ai pris ma leçon de mathématiques; j'ai eu ensuite le temps jusqu'à l'heure du dîner de faire mes trois thèmes espagnol, italien et allemand. A trois heures et demie Ceseron est venu, j'ai dansé. A cinq heures est arrivé mon petit maître de dessin qui est resté avec moi une heure et quart et qui vient tous les jours. Après son départ, j'ai lu douze chapitres d'Epictète en grec et fini une tragédie anglaise bien intéressante.”<sup>17</sup>

Les jours où les maîtres ne viennent pas, Geneviève ne chôme pas pour autant:

“Les jours où je n'ai point mes maîtres de langues, il faut que je travaille pour eux, et cela me prend beaucoup de temps”.<sup>18</sup>

Les leçons durent ordinairement d'une à deux heures, mais élève et professeur, emportés par leur commune passion, peuvent perdre toute notion du temps:

“Mon maître de mathématiques est resté, sans s'en apercevoir, depuis neuf heures et demie jusqu'à midi et demi”<sup>19</sup>.

Les maîtres sont traités amicalement et font partie du cercle des proches; on les prie volontiers à dîner. Il faut dire que, lorsque Geneviève est à Paris, son instruction ne connaît pas de répit; même les chagrins et les douleurs de l'année 1766 n'interrompent pas les leçons. La jeune fille évoque encore des cours en juin, juste avant qu'elle quitte Paris pour Fontenay-le-Vicomte, villégiature d'été de sa mère où le mal qui l'emportera se déclare.

A l'exception du “petit maître de dessin”<sup>20</sup> fort bon, qui montre à Madame de Montalembert”<sup>21</sup>, tous les professeurs choisis par la famille Randon de

<sup>17</sup> *Ibid.*, lettre 78, p. 99.

<sup>18</sup> *Ibid.*, lettre 97, p. 122.

<sup>19</sup> *Ibid.*, lettre 104, p. 136.

Malboissière ont pignon sur rue et sont bardés de références. Ils sont aisément identifiables grâce aux œuvres qu'ils ont laissées, d'une part, et au répertoire parisien de bonnes adresses de Jèze<sup>22</sup>, d'autre part.

Jacques Audierne "maître de mathématiques des pages du comte de Toulouse" enseigne sa science à Geneviève avec qui il partage par ailleurs une ardente passion pour le théâtre. Auteur d'un *Traité complet de trigonométrie* (1756), il a également édité les *Eléments* d'Euclide (1746); et publiera d'autres travaux scientifiques mais aussi, dans un tout autre répertoire, *Babékan ou les Trois bossus, comédie en un acte et en prose, faite par un boiteux et publiée par un borgne* (1769)<sup>23</sup>.

Bartolommeo Antonio Bertera, "interprète du roi et traducteur" l'initie aux langues italienne et espagnole; il est l'auteur de grammaires italienne (1747), espagnole (1764) puis française (1773) et effectue des traductions pour la cour. Mather Flint enseigne l'anglais, langue dont il a publié un traité de prononciation (1740) ainsi qu'une grammaire (1750) et dont il a traduit Swift (1746). Geneviève et Adélaïde bénéficient toutes deux, mais séparément, de ses leçons; l'anglomanie des deux jeunes filles confère un tour privilégié à leurs relations avec ce professeur, qui se fait à l'occasion coursier entre leurs deux maisons. Flint est un ami très cher, en plus d'un maître: il procure des livres, corrige le courrier en anglais, partage souvent la table familiale. Michael Huber assure les cours d'allemand de Geneviève, et probablement également de son amie<sup>24</sup>. Ce traducteur à succès, de Gessner notamment, contribue par ses travaux à la diffusion de la littérature allemande en France. Geneviève maîtrisant par ailleurs déjà le latin et le grec, l'acquisition et la pratique des langues, tiennent dans son cursus une place tout à fait prépondérante.

L'intervention ponctuelle de deux danseurs, Javillier fils, et Ceseron, de l'Académie royale de danse, accentue l'absence remarquable de tout enseignement musical et même de toute allusion à une quelconque pratique instrumentale. Geneviève est-elle déjà suffisamment musicienne pour ne plus prendre de leçons (comme sa connaissance du latin et du grec l'en dispense quand Adélaïde s'y exerce encore), ou bien son intérêt, voire ses dispositions, pour cet art sont-ils limités? La jeune fille ne sort de son

<sup>20</sup> Nommé Echard, mais il semble difficile qu'il puisse s'agir de Charles Eschard, 1748-1810, seul répertorié pour la période, dans le *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* de Emmanuel BENEZIT (Paris Grund, 1976), qui n'aurait eu que 16 ans au début des cours de Geneviève.

<sup>21</sup> *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, lettre 77, p. 98.

<sup>22</sup> JEZE, *Etat ou tableau de la ville de Paris considérée relativement au nécessaire, à l'utile, à l'agréable et à l'administration*, Paris, Prault, 1765.

<sup>23</sup> Le *Dictionnaire de biographie française* (sous la dir. De J. Balteau, Paris, Letouzey et-Ané, 1941, fasc. 4) se montre sévère à l'égard d'Audierne qualifié d' "auteur comique et mathématicien, n'a laissé aucune réputation. Ses pièces de théâtre n'eurent aucun succès".

<sup>24</sup> "Ton cher M. Huber vient de me quitter", *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, lettre 59, p. 76.

indifférence que pour décrire à son amie un “instrument extraordinaire appelé harmonica” qu’elle a eu l’occasion d’entendre et qui lui a fait “le plus grand plaisir”<sup>25</sup>. Pour le reste, aucun commentaire sur d’éventuelles soirées musicales dans le salon de sa mère, où l’on prise davantage les plaisirs de la conversation et, comme partout, ceux du jeu.

Le programme de Geneviève se démarque nettement de ceux composés “à la carte” pour les demoiselles pensionnaires des couvents, les maîtres de musique étant les plus sollicités par les parents. Le milieu institutionnel se montre par ailleurs très méfiant envers l’apprentissage des langues, notamment de l’italien si propice au discours amoureux. Enfin Geneviève ne consacre pas grand temps aux travaux d’aiguilles qui occupent si longuement, partout, les classes de filles. Ces différences sont affaires d’ouverture d’esprit, peut-être également d’âges – bien que l’instruction féminine ne s’embarrasse guère de cursus-: Geneviève est sensiblement plus âgée que la moyenne des effectifs des couvents<sup>26</sup>.

Geneviève Randon de Malboissière n’étudie hors de chez elle que l’histoire naturelle. Elle fréquente le cabinet que le réputé démonstrateur Jacques Christophe Valmont de Bomare (1731-1807) a ouvert en 1757, rue de la Verrerie, et dans lequel il dispense des cours particuliers ou publics consacrés aux minéraux, aux végétaux, aux animaux ainsi qu’à “quelques productions de l’art, relativement aux arts et métiers, aux besoins et à l’agrément de la vie”<sup>27</sup>. Il en coûte 72 livres, pour quatre mois de leçons, à raison de trois séances par semaine, à moins que l’on suive les cours gratuits des dimanches (et fêtes) après-midi. Valmont de Bomare présente des communications à l’Académie des sciences et publie, notamment, un remarquable *Dictionnaire raisonné universel d’histoire naturelle* (5 volumes, 1764, nombreuses rééditions).

Geneviève, Adélaïde, leurs deux mères ainsi que quelques amis et parents choisis – dont le cousin Lucenay, avant sa disgrâce – ont sollicité du sieur Valmont de Bomare l’organisation d’un cours à leur intention spécifique. La correspondance en retrace la genèse en novembre 1763:

“Nous allons faire incessamment un cours d’histoire naturelle; il me semble que Madame Méliand et toi avaient quelque désir d’en faire un il y a quelques années. Si nous renouions cette partie ? Nous voulons le faire avec des gens de connaissance. Nous prendrions l’heure commode à toute la compagnie pour aller chez cet homme qui demeure rue de la Verrerie, et qui est très célèbre (je ne me rappelle pas son nom), et il serait bien agréable de passer deux heures

<sup>25</sup> *Ibid.*, lettre 235, p. 270-271.

<sup>26</sup> Sur les cours particuliers suivis par les pensionnaires des couvents: Martine SONNET, *op. cit.*, p. 257-261.

<sup>27</sup> JEZE, *op. cit.*, éd. 1765, p. 193.



ensemble trois fois la semaine. Voulez-vous proposer cet arrangement à Madame votre mère ? Si elle y consentait nous l'informerions quand s'ouvre le cours, l'heure et le prix que nous offrirait l'instituteur. Nous lui nommerions les personnes que nous choisirions de notre côté, et cela serait charmant<sup>28</sup>.

On ne procède pas autrement quand on organise en commun un bal : l'éducation scientifique s'inscrit dans la sociabilité. Le cours commence en décembre, Geneviève est l'une de ses auditrices les plus assidues.

### **Le savoir et les travaux de Geneviève Randon de Malboissière**

#### *Lectures*

Geneviève lit beaucoup, dans toutes les langues qu'elle maîtrise et en suivant de près l'actualité littéraire; les auteurs contemporains appréciés sont lus dès parution de leurs œuvres. La jeune fille se plaint néanmoins de ne pas lire autant qu'elle le souhaiterait, en particulier le soir dans son lit:

“Vous êtes bien heureuse de pouvoir lire dans votre lit; pour moi, Mademoiselle Jaillé, (femme de chambre) emporte la lumière et je n'ai point de lampe de nuit<sup>29</sup>,

ou, aussi vite qu'elle le désirerait, les auteurs dont on parle. Le 17 juin 1762, juste huit jours après la condamnation de l'*Emile* par arrêt du Parlement de Paris à être brûlé, la jeune fille déplore:

“Je n'ai pas lu Jean-Jacques, ni ma mère non plus; on dit qu'il y a des puérilités, mais aussi des choses singulières et bien écrites<sup>30</sup>.

Les livres interdits circulent pourtant et sont attendus, autant, voire plus que les autres :

“Ma mère lit en ce moment les mémoires de M. d'Eon. Quel fou, ou plutôt quel traître impudent! Cet ouvrage est défendu et ne se trouve pas à Paris; on est obligé de le faire venir d'Angleterre. On promet cinq volumes, le premier seul a paru<sup>31</sup>.

La lecture, son partage, ses discussions font partie intégrante de la sociabilité tissée entre les deux demoiselles et leurs proches. On s'emprunte des livres, on lit ensemble et on en parle. Mère et fille font preuve sur ce point d'une grande complicité; dès que paraît, en 1764, la *Lettre de Zéila, jeune sauvage esclave à Constantinople* de Dorat, les deux femmes se le disputent:

<sup>28</sup> *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, lettre 26, p. 56.

<sup>29</sup> *Ibid.*, lettre 4, p. 9.

<sup>30</sup> *Ibid.*, lettre 4, p. 9.

<sup>31</sup> *Ibid.*, lettre 100, p. 128.

“Je n’ai point encore lu Zéila, je l’ai prêtée à ma mère, nous avons parcouru ensemble l’épître dédicatoire qui nous a paru charmante”<sup>32</sup>.

Sans dresser le catalogue exhaustif des auteurs favoris de Geneviève, quelques pôles d’intérêt émergent. Son anglomanie, par exemple, encouragée et pourvue en lectures par Mather Flint, lui fait “dévorer” le théâtre anglais, l’*Histoire d’Ecosse* (William Robertson), l’*Histoire d’Angleterre* (David Hume) ou l’*Histoire des Révolutions d’Angleterre* (Père Pierre d’Orléans), sans oublier *Robinson Crusoé*. Son goût pour l’histoire la conduit vers Rollin pour son *Histoire ancienne* et Vertot pour son *Histoire des révolutions arrivées dans la République romaine*; sa prédilection pour les sciences de la nature la conduit évidemment vers Buffon.

La philosophie n’est pas en reste: Locke, Spinoza, Montesquieu et son *Esprit des lois*, de plus obscures –“admire ma patience, j’ai lu une thèse de philosophie”<sup>33</sup>- déchiffrés laborieusement et un très grand, jugé sans complaisance :

“Je suis bien de votre avis; je suis fâchée que Voltaire s’abaisse ainsi à dire du mal de tous les auteurs. Il est si fort au dessus d’eux, que ne les laisse-t-il ? Cela lui ferait bien plus d’honneur. Fontenelle était plus sage que lui; il n’a jamais répondu à tout le mal qu’on a dit de lui, et, à la fin on s’est lassé de l’insulter”<sup>34</sup>.

Spectatrice passionnée et critique experte de théâtre, Geneviève aime lire les pièces qu’elle voit, Marivaux bien sûr, mais aussi Regnard ou Destouches qu’elle regrette d’avoir égaré:

“Il est fort singulier que je ne sache pas ce qu’est devenu le volume de Destouches où est “Le Glorieux”; je l’ai encore cherché inutilement”<sup>35</sup>.

Les Anciens ne sont pas négligés: Geneviève relit Virgile, et Pline, son préféré, qu’elle vénère :

“Que je suis bien aise, mon enfant, que vous aimiez Pline; pour moi c’est mon auteur favori. La beauté de son âme perce à travers son style. Il avait l’âme si droite, si noble, si élevée; vous ne sauriez croire combien je le regrette”<sup>36</sup>.

Le XVI<sup>e</sup> siècle italien emporte encore ses faveurs, avec l’Arioste et Le Tasse relus pendant les séjours hors de Paris, quand les nouveautés sont moins accessibles. D’autres poètes la déçoivent en revanche: “je n’ai rien trouvé de ce que je cherchais dans l’*Elite de la poésie*” déclare-t-elle à son

<sup>32</sup> *Ibid.*, lettre 54, p. 72-73.

<sup>33</sup> *Ibid.*, lettre 100, p. 128.

<sup>34</sup> *Ibid.*, lettre 90, p. 113-114.

<sup>35</sup> *Ibid.*, lettre 204, p. 227.

<sup>36</sup> *Ibid.*, lettre 89, p. 112.

amie en lui rendant l'ouvrage emprunté<sup>37</sup>. Adélaïde s'adonne à la lecture des romans avec plus de goût semble-t-il que Geneviève; elle lit les nouveautés plus tôt, comme cette *Histoire de Julie Mandeville ou lettres traduites de l'anglais*, par Mathieu Antoine Bouchaud, de 1764, à propos de laquelle Geneviève constate après l'avoir enfin lue:

“J’ai raison de lire rarement des romans; à force de voir des malheurs et des morts, je finirais par mourir moi-même en pleurant, et je ne suis pas du tout tentée de quitter encore la vie”<sup>38</sup>.

Si Geneviève se garde du genre romanesque, elle se propose cependant d’offrir à son amie “un très joli roman (à ce que l’on dit)” de Madame Riccoboni, qui vient de paraître, l’*Histoire d’Ernestine ou les malheurs d’une jeune orpheline*<sup>39</sup>.

Les livres s’offrent et s’empruntent, aux connaissances ou au cabinet de lecture auquel il convient de les rendre à temps. Geneviève se hâte ainsi ce vendredi 27 janvier 1764:

“J’ai beaucoup lu, pour finir des livres qu’il faut que je rende à la fin de cette semaine, et n’ai point eu de distraction. Voilà ma conduite, ma belle enfant”<sup>40</sup>.

Les livres s’achètent enfin, neufs, ou d’occasion quand une bonne aubaine se présente. C’est le cas avec la vente des livres du collège de Clermont en 1764. Geneviève acquiert là treize volumes d’auteurs grecs et latins qu’elle se réjouit de voir passer de la bibliothèque des jésuites à la sienne. La jeune fille range soigneusement ses livres, les fait relier, mais, contrairement à son amie, n’en a pas encore établi d’inventaire:

“Je n’ai point de catalogue, bon ni mauvais, des livres de ma bibliothèque. Si vous croyez qu’il me soit nécessaire d’avoir un livre comme le vôtre, je vous serais bien obligée de m’en faire relier un”<sup>41</sup>.

---

<sup>37</sup> *Elite de poésies fugitives*, éd. par Blin de SAINMORE et LUNEAU de Boisgermain, 3 vol., 1764. *Ibid.*, lettre 105, p. 137.

<sup>38</sup> *Ibid.*, lettre 121, p. 171.

<sup>39</sup> *Ibid.*, lettre 229, p. 257.

<sup>40</sup> *Ibid.*, lettre 79, p. 70-71.

<sup>41</sup> *Ibid.*, lettre 235, p. 269.

### *Ecritures*

Geneviève n'est pas seulement une lectrice, assidue et critique, elle trouve encore le temps d'écrire, à son amie Adélaïde, mais également à d'autres correspondants. Sa production écrite ne se limite pas cependant au genre épistolaire: Geneviève traduit ses auteurs favoris, anciens ou contemporains, et compose des pièces de théâtre, comédies et tragédies.

Elle met à profit ses connaissances linguistiques pour traduire des fragments de ses œuvres préférées. Son anglomanie l'incite à s'exercer sur l'*Histoire d'Ecosse* de Robertson et sur Hume, *De l'origine et des progrès des arts et des sciences*. La jeune fille est d'autant plus motivée qu'elle a rencontré le philosophe britannique, et sympathisé avec lui, lorsqu'il a séjourné à Paris, en 1763, avec l'ambassadeur d'Angleterre. Passant de la version au thème, Geneviève s'essaye à la traduction du *Fils naturel* de Diderot en italien et en espagnol.

La passion dominante de Geneviève Randon de Malboissière pour le théâtre s'exprime en premier lieu par la fréquentation des salles: sa famille loue une loge trois fois par semaine à la Comédie Française et, par le jeu de l'échange de cette loge dans le cercle des amis abonnés à d'autres théâtres, fréquente aussi régulièrement la Comédie Italienne et l'Opéra. Les sorties théâtrales donnent lieu à des comptes rendus à Adélaïde empreints d'une remarquable connaissance du répertoire ainsi que des acteurs et actrices. La chronique théâtrale tenue dans les lettres restitue la vie des scènes parisiennes des années 1760 et justifierait à elle seule une étude.

La jeune fille ne se contente pas d'être spectatrice: franchissant la rampe, elle écrit elle-même des pièces, lues dans le salon de sa mère ou montées en famille lors des séjours à la campagne. Elle s'investit beaucoup dans ces productions dont elle assure la mise en scène, se montrant amèrement déçue quand ses cousins ne savent par leur rôle ou que le public, amis et voisins, boude ses spectacles; exultant au contraire quand le succès les couronne. Les entreprises théâtrales dont la demoiselle a l'initiative, et qu'elle mène avec fougue, lui procurent en outre un espace privilégié pour laisser libre cours à ses amours adolescentes. Le temps de son idylle, le cousin Lucenay est de la partie, comme plus tard le jeune Dutartre.

La seule œuvre publiée de Geneviève Randon de Malboissière appartient au genre théâtral. Son professeur d'allemand, Huber, insère anonymement dans un *Choix de poésies allemandes* qu'il publie en 1766 une comédie en un acte, *Ilphis et Zulie* composée par son élève en 1765<sup>42</sup>

<sup>42</sup> Les écrits de Geneviève sont réunis en un volume manuscrit après la mort de la jeune fille, à l'initiative de la famille Dutartre. Le comte de LUPPE précise qu'il n'a pas retrouvé ce volume dans les archives familiales La Grange, mais propose néanmoins une "Bibliographie des œuvres de Geneviève de Malboissière" en annexe aux lettres qu'il édite. *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, p. 347-348.

*Curiosités*

Une autre “création” de Geneviève à laquelle la correspondance permet d’assister consiste en l’aménagement d’un cabinet d’histoire naturelle, à la suite de l’enseignement suivi chez Valmont de Bomare. La constitution et l’entretien des collections occupent beaucoup Geneviève et Adélaïde, qui en organise un de son côté. Encore une fois, pratique scientifique et sociabilité vont de pair: on s’échange des spécimens, on s’offre des espèces rares, on se visite mutuellement, et l’on se garde les plantations fragiles, pendant les absences prolongées.

Geneviève se réjouit des résultats obtenus: “Ah! j’ai maintenant le plus délicieux cabinet d’histoire naturelle”<sup>43</sup>, en se faisant aider par un amateur éclairé pour améliorer la présentation des curiosités réunies:

“Nous sommes dans les grandes affaires; le père Pigache arrange tous mes petits pots en amphithéâtre, nous y mettons des étiquettes, nous les collons, nous scions des petites planches, nous faisons des catalogues”<sup>44</sup>.

Lorsqu’Adélaïde quitte Paris en confiant ses chères plantations à son amie, celle-ci la rassure sur leur sort:

“Je regarde tous vos petits pots comme mes enfants; ils seront bien entretenus, bien soignés. Flore vous répond d’eux; peuvent-ils être en de meilleures mains? Picard (laquais de la famille Méliand) a ce matin apporté des cloches pour vos orangers. Je vais faire deux nouvelles plantations, une de racine (...), une de graine (...)”<sup>45</sup>.

Geneviève et Adélaïde ne partagent pas que le goût et l’observation des espèces végétales, des animaux domestiques, chéris, prennent place dans leur intimité et leurs soucis quotidiens. Des serins, offerts et échangés, des chiens, des chats, ainsi que des petits singes, sapajous et capucins, peuplent leurs appartements. Leurs indispositions inquiètent toujours et leurs morts sont douloureusement ressenties.

**Une éducation au monde**

Que révèlent les lettres à Adélaïde Méliand de la perception qu’a Geneviève du monde qui l’entoure et de la société de son temps? Quatre interrogations du corpus, sur la religion, le mariage, le peuple et l’actualité esquissent autant de réponses.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, lettre 196, p. 221.

<sup>44</sup> *Ibid.*, lettre 198, p. 223.

<sup>45</sup> *Ibid.*, lettre 227, p. 250.

*Une foi mitigée*

Les préoccupations religieuses tiennent une place marginale dans les lettres de Geneviève, comme dans sa vie, sans doute; sa pratique du catholicisme relève plus d'un conformisme de bon aloi que d'une spiritualité affirmée. Elle l'écrit franchement lors d'un de ses séjours à la campagne:

“Dimanche, qui était le jour de la Pentecôte, il a fallu aller à la grand messe à la paroisse, car sans cela tous les paysans auraient été scandalisés”<sup>46</sup>.

Certes Geneviève évoque fréquemment sa présence à la messe dominicale, mais ces allusions sont toujours liées à des considérations pratiques d'organisation de rendez-vous avec Adélaïde. Voisines, les deux demoiselles fréquentent la même église. Le dimanche, elles s'y retrouvent et ne se quittent plus; la messe de huit heures a leur faveur, car elle allonge la journée passée ensuite chez l'une ou chez l'autre. Geneviève perçoit d'abord la messe comme une “case-repère” de son emploi du temps hebdomadaire, annonciatrice de retrouvailles avec son amie.

Geneviève se confesse et communie, à Pâques et à Noël notamment, mais même à l'occasion de ces fêtes, le temps passé avec Adélaïde compte plus que les dévotions, ainsi pour Noël 1763:

“Que faites-vous, mon cœur, allez-vous à la messe de minuit? Pour moi, j'irai demain à l'église à sept heures. Vous ne voudriez pas, par hasard venir chez moi demain? Je n'ose vous en presser; vous me feriez grand plaisir. Il faut que je te fasse mon humble aveu, mon cœur: je reviens de confesse, je communierai demain. Réfléchis que l'on dit trois messes, que je ne pourrai pas être de retour avant huit heures au plus tôt, qu'il faut me coiffer et m'habiller, que conséquemment je ne pourrai pas rester tard chez toi et serai peut être obligée d'en revenir de très bonne heure. Mande-moi quels sont tes projets, ma chère petite”<sup>47</sup>.

Quant à Pâques 1765, la confession prévue le 3 avril est retardée, “ce matin, au lieu d'aller à confesse, je me suis lavée les pieds”, remise au lendemain, “je compte bien fermement finir demain toutes mes affaires”, mais Geneviève renonce quand même à participer à l'office des Ténèbres<sup>48</sup>.

Face aux deuils qui la frappent, mort de son père et mort de son fiancé pour les plus proches, Geneviève Randon de Malboissière n'exprime pas la moindre attente de réconfort spirituel. Elle fait preuve, dans toutes les circonstances de sa vie, d'un certain détachement à l'égard du religieux que l'on imagine partagé autour d'elle. Son confesseur fait les frais de son ironie,

<sup>46</sup> *Ibid.*, lettre 16, p. 43.

<sup>47</sup> *Ibid.*, lettre 39, p. 63.

<sup>48</sup> *Ibid.*, lettre 196, p. 221.

il est vrai que son nom "est celui de l'amant d'Armide"<sup>49</sup>. Jeune fille des Lumières, elle relègue le souci et la crainte de Dieu au second plan, dans sa bibliothèque, dans ses travaux comme dans ses distractions. Le choix éducatif familial la projette dans une liberté d'esprit dont elle use. Quand l'éducation institutionnelle des filles limite ses ambitions à former de bonnes mères chrétiennes en leur apprenant à connaître, aimer et servir Dieu<sup>50</sup>, Geneviève s'instruit dans un monde où la raison et le plaisir font bon ménage.

*Le "oui fatal"*

Geneviève Randon de Malboissière se sait promise au mariage, comme ses amies ou cousines. Ce commun destin matrimonial obligé suscite des réflexions désenchantées, mais ses propres expériences amoureuses finiront par faire germer tout de même quelque éphémère espoir.

La rencontre de jeunes épousées provoque toujours des commentaires amers. Ainsi, le 4 septembre 1762, à propos de sa "cousine des Invalides" venue dîner récemment:

"Elle est toujours on ne peut plus contente de son mariage; je souhaite que cela dure, car souvent ces hommes sont charmants pendant six mois et deviennent après semblables à des démons"<sup>51</sup>.

Quelques jours plus tard, le cas d'un autre jeune couple dans lequel l'amour semble encore partagé, six mois après le mariage, entraîne Geneviève dans un long épanchement sur le même sujet:

"On a raison de nous marier jeunes, car je crois que, si l'on attendait un certain âge, on aurait bien de la peine à se résoudre à prendre un engagement dans lequel il est moralement sûr (ah!, j'oubliais le presque) que l'on risque son bonheur et sa liberté. Une jeune personne de 15, 16 à 17 ans, jouissant déjà dans son cœur d'une liberté imaginaire, s'imaginant voir tous ses désirs comblés lorsqu'elle aura un brillant équipage et beaucoup de diamants, et croyant de bonne foi que celui qu'elle épouse sera le même pour elle après son mariage qu'il était auparavant, embrasse avidement ce parti. Mais quelle différence d'un prétendant à votre main à un mari! L'un, toujours attentif, prévenant, doux, complaisant, libéral, affable, s'étudie à paraître toujours charmant devant vous; l'autre dès que le "oui" fatal est prononcé, ne garde plus aucune mesure. Brusque, grondeur, contredisant, avare, il vous montre sans égard ses défauts et s' imagine que, parce que vous êtes unie avec lui, vous devez, esclave obéissante, plier sans murmurer sous le joug dont il lui plaît de vous accabler(...)

<sup>49</sup> *Ibid.*, lettre 196, p. 221.

<sup>50</sup> Martine SONNET, *op. cit.*, p. 233-240.

<sup>51</sup> *Une jeune fille au XVIIIe siècle, op. cit.*, lettre 10, p. 32.

Je voudrais, si j'étais mariée (mais c'est impossible), que mon mari ne s'occupât que de moi, qu'il m'aimât uniquement. Je ferais mon bonheur suprême de lui plaire, mais je voudrais qu'il me rendît le change, enfin qu'il vécût toujours avec moi plus en amant qu'en époux"<sup>52</sup>.

Geneviève espère un amant autant qu'elle redoute un époux. Heureusement pour elle, sa complicité avec sa mère devenue veuve lui épargne le pire. Mère et fille se moquent ensemble d'une "tête folle" profitant d'un entracte à l'Opéra pour tenter d'obtenir sa main:

"Il semblerait que maman ait eu un tableau ou quelque meuble inutile à vendre et qu'on lui demandât si elle voulait s'en défaire parce qu'on avait trouvé un acquéreur"<sup>53</sup>.

La rencontre du jeune Dutartre, qui séduit Geneviève avant même sa rupture avec Lucenay, ébranle ses convictions sur la métamorphose des prétendants en maris:

"Réellement, si l'on se mariait pour soi, je suis bien sûre que je serais avec lui la plus heureuse des femmes. Il a de l'esprit, de l'émulation, de l'âme, et je suis le seul objet qui l'occupe après son devoir"<sup>54</sup>.

Si le mariage de Geneviève Randon de Malboissière et de Jean-Louis Dutartre ne se conclura jamais, Adélaïde et le marquis de La Grange convolent, eux, en janvier 1766. Cette union bouleverse Geneviève, et l'angoisse de perdre son amie s'exprime sans retenue sous sa plume. A propos du premier dimanche que les deux demoiselles ne passeront pas ensemble, notamment :

"Mais dimanche, ma chère petite!...Vous voilà femme, que comptez-vous faire? Viendrez-vous encore déjeuner avec votre enfant, elle le désirerait vivement"<sup>55</sup>.

Toute la fin de la correspondance est empreinte de la même amertume, du même désarroi face au bonheur d'Adélaïde, bientôt heureuse d'une prochaine naissance. Geneviève se force manifestement pour écrire:

"Je pense bien comme vous, ma chère enfant; quelque part où l'on soit, quelque temps qu'il fasse, quelqu'isolé qu'on puisse être, lorsqu'on vit avec quelqu'un qui nous est cher et qui nous aime, tout le reste n'est qu'un accessoire dont on se passe bien aisément. Je ne puis m'empêcher cependant de désirer de troubler votre tête à tête"<sup>56</sup>.

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, lettre 12, p. 35-37.

<sup>53</sup> *Ibid.*, lettre 173, p. 205.

<sup>54</sup> *Ibid.*, lettre 176, p. 208.

<sup>55</sup> *Ibid.*, lettre 271, p. 313.

<sup>56</sup> *Ibid.*, lettre 281, p. 320-321.



Geneviève ne survit que quelques mois à la mort de son prétendant et au mariage d'Adélaïde, sans exprimer jamais plus la moindre attente, conjugale ni autre.

*La cour, la ville et la campagne*

Les lettres à Adélaïde Méliand trahissent la faible perception sociale de leur auteur. Geneviève ne voit pas du tout le peuple de Paris, grouillant forcément autour d'elle dès qu'elle franchit le seuil de son hôtel, et voit peu, en spectatrice lointaine, celui des campagnes. Certes elle évoque "les paysans" qui s'offusquent quand on ne va pas à la messe, ou font la fête et dansent en se secouant rudement, mais elle les décrit de façon insensible, comme elle évoquerait une nature morte. Au cours d'une promenade, Geneviève pose un regard tout d'étrangeté sur les ouvriers affairés à construire un pont:

"Hier, nous avons été voir le pont de Mantes. Ce spectacle est réellement curieux; on voit plus de 400 ouvriers occupés à le construire. Il est étonnant avec combien de justesse ils savent prendre toutes leurs mesures et avec quelle adresse ils enlèvent aisément des morceaux de bois d'une grosseur énorme"<sup>57</sup>.

Une noce de campagne à laquelle elle participe lui suggère quand même une réflexion un peu plus poussée sur la société et les classes qui la composent:

"Le soir, toute la noce était venue au château. La mariée n'est point jolie, elle n'a que de belles dents et 22 ans; le marié est fort laid aussi, a 35 ans et n'est point de ce village ci. (...) Ces pauvres gens m'aiment tous à la folie parce que je suis gaie et saute aussi volontiers qu'eux; il est inconcevable le plaisir qu'on leur fait lorsqu'on paraît partager leur joie, et il coûte si peu de les rendre contents! Mais j'ai remarqué hier une chose à laquelle je n'avais point encore fait attention; peut-être aussi ne m'étais-je pas encore trouvée dans le même cas (...) il y a tant de différence entre le ton de la cour, celui de la ville et celui de la campagne (...) je me suis crue dans un autre monde C'est bête à moi, je le sais, mais, enfin, cette différente tournure m'a singulièrement frappée; il faut bien que je m'y fasse"<sup>58</sup>.

Geneviève Randon de Malboissière est de la ville; elle n'est jamais allée à Versailles mais aimerait bien, pourtant, voir passer le roi. Railler les ridicules des courtisans n'empêche pas la jeune fille d'éprouver une certaine curiosité, teintée d'envie à leur égard. De son petit "grand monde", parisien, elle tourne plus facilement les yeux vers la cour que vers le peuple.

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, lettre 91, p. 115.

<sup>58</sup> *Ibid.*, lettre 117, p. 161-162.

### *Une chronique du monde*

Sans dresser la chronologie détaillée des événements d'actualité trouvant écho dans les lettres de Geneviève à Adélaïde, on constate que les principaux faits politiques français des années 1762 à 1766 sont évoqués, aux côtés d'événements de moindre retentissement, comme des morts d'écrivains ou d'artistes, qui la touchent, de certains faits divers géographiquement proches d'elle, et enfin de quelques histoires relevant du "merveilleux", empruntées au registre des canards et dont on ne sait, au juste, quelle crédulité elle leur porte. L'actualité théâtrale parisienne est pour sa part toujours présente.

L'année 1762 est évidemment pour Geneviève d'abord celle des préliminaires et de la conclusion de la paix dans la Guerre de Sept Ans, issue dont elle se réjouit "comme citoyenne", et à laquelle elle boit volontiers, tout en regrettant de ne pas être invitée aux bals que donneront les ambassadeurs. Elle s'arrête encore sur la prise de pouvoir de Catherine II en Russie ainsi que sur l'expulsion des jésuites. L'agitation parlementaire et en particulier les "affaires de Bretagne" de 1763 la laissent assez indifférente: "Quant aux affaires des Parlements, cela ne m'occupe guère"<sup>59</sup>; l'année suivante la voit déplorer la mort de Madame de Pompadour, et dans un autre genre, celle de Rameau. Plusieurs lettres de 1764 évoquent en outre l'arrestation d'un imposteur se faisant passer pour prince d'Angola. Le 9 mars 1765, la réhabilitation de Calas est immédiatement connue et propagée :

"Le petit Dutartre vient de me mander que les Calas avaient gagné leur procès cette après-midi. J'en suis très aise; c'est une grande consolation pour ces malheureux de voir réhabiliter la mémoire d'un homme qui devait leur être aussi cher"<sup>60</sup>.

L'année 1765, c'est encore pour l'épistolière celle des ravages de la bête du Gévaudan, de la mort de Carl Van Loo, et bien sûr de celle du Dauphin.

Outre ces grands événements, les lettres sont toujours émaillées de nouvelles ayant trait à l'actualité de la cour, aux nominations et aux disgrâces. Quand elle n'en connaît plus, Geneviève en demande à son amie :

"Si vous savez quelques nouvelles, quelques morts, quelques mariages, quelques histoires, quelque réussite ou quelque de pièces ou de débutants, ayez la bonté de me le mander"<sup>61</sup>.

De guerre en paix, de mariage en décès, ainsi va le monde de Geneviève et d'Adélaïde.

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, lettre 18, p. 46.

<sup>60</sup> *Ibid.*, lettre 190, p. 216.

<sup>61</sup> *Ibid.*, lettre 76, p. 95.

Dans le choix offert aux familles fortunées entre faire instruire leurs filles “à la maison”, ou au couvent, et juste avant que Jean-Jacques Rousseau jette, en 1762, le lourd pavé de l'*Emile* dans la mare du débat sur les avantages et les inconvénients respectifs des éducations particulières ou publiques, la famille de Malboissière, pour son unique fille Geneviève, a choisi son camp : celui d'une instruction domestique des plus soignées, confiée à des maîtres triés sur le volet. Ce choix porte d'heureux fruits et assure à la demoiselle un savoir que nulle institution parisienne de son temps ne saurait lui procurer. Si les maîtres qui viennent chez elle se déplacent également auprès des pensionnaires des couvents, les murs de ceux-ci auraient coupé Geneviève de la lumineuse influence intellectuelle de sa mère. Remarquable, son éducation l'est notamment du fait de l'heureuse alliance mêlant l'étude, rigoureuse et austère, au “siècle”, attractif et divertissant.

Par l'éminente autonomie intellectuelle qui s'y lit, la correspondance de Geneviève Randon de Malboissière à Adélaïde Méliand témoigne de la parfaite évidence, dans une fortunée noblesse d'offices convertie à la raison des Lumières, d'une culture féminine étendue et intégrée dans la sociabilité. Geneviève, Adélaïde, leurs mères, mais aussi les hommes qui leurs sont proches, n'éprouvent aucun doute quant à la parfaite légitimité d'un savoir féminin, certes étendu, mais parfaitement “gratuit”, puisqu'il n'introduit dans aucune université, aucun bureau, aucun office, aucun état. Les frères de Geneviève, frais émoulus de Juilly, ont une place de “cadre”, à l'armée ou dans l'Eglise, qui les attend, quand, eut-elle vécu, leur sœur n'aurait eu que l'aventureuse carrière des lettres à embrasser. Cette science féminine au bénéfice du seul agrément des salons n'est porteuse d'aucune concurrence réelle entre les sexes, et à ce titre semble tolérable entre gens de bonne compagnie.